et reprenaient leur travail mortel. Parfois, la nuit, ils avaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, des hallucinations. Pendant la journée, en plein atelier, des convulsions les surprenaient, les tordaient. On les rapportait chez eux demi-morts. Et le lendemain ils retournaient à la fabrique.

Leurs pauvres membres étaient agités de tremblements. Dans leurs doigts descendait peu à peu la paralysie. La peau devenait insensible. La voix s'assourdissait étrangement. Parfois ils étaient sourds et leur vue devenait trouble. Et chacun des deux pouvait observer sur l'autre les phénomènes prévus de l'empoisonnement par le plomb.

Ils n'étaient pas méchants. Ils n'avaient plus la force de l'être... Peu à peu l'impuissance de penser, de raisonner, les avait pris et ils s'étaient laissés aller au courant de la vie, presque comme des animaux, se sachant condamnés et attendant la fin.

Dans ces conditions toute surveillance de leur part était impossible. Et Julien était le maître à la maison.

Bertine avait conçu tout de suite une certaine épouvante de cet enfant. Il la regardait de si étrange façon qu'elle en était gênée. Elle devina en lui un ennemi, surnois, qui n'aurait pas de pitié, duquel elle ne pourrait se plaindre, — auquel elle aurait à peine le droit de garder rancune, — puisqu'il était infirme, irresponsable...

C'était une sorte de monstre dont elle avait horreur et avec lequel pourtant elle était condamnée à vivre dans la plus complète intimité.

Cette figure d'enfant à demi idiot, presque toujours silencieux, et qui constamment avait les yeux fixés sur elle lui donnait le cauchemar.

Son image ne sortait plus de sa tête. Elle y pensait le jour en travaillant. Elle en rêvait.

A la fabrique Laverjol, tout le monde, même les enfants, travaillait douze heures par jour.

C'était énorme et, quand Bertine sortait, chancelante et demi-morte de fatigue de son atelier, elle s'évanouissait presque. Malgré tout, ces heures étaient bénies, car elle était loin de l'horrible cauchemar de Julien.

Au moins, à l'atelier, ce hideux fantôme n'était plus là.

Elle l'avait dit, un jour, à Placide :

— J'ai peur ! ..

— De qui ? De quoi, ma fille ?

— J'ai peur de Julien.

— Est-ce qu'il t'a fait quelque chose ?

— Non.

— Il t'a menacée ?

— Non plus.

— Eh bien, alors, pourquoi t'effraye-t-il ?

— Je ne sais pas. J'ai bien peur ?

Placide avait haussé les épaules. La mère avait répliqué :

— Parce qu'il n'est pas beau ? Ce n'est pas sa faute, à ce pauvre chéri ! .. Viens, Julien, viens près de moi, mon garçon.

Elle attira l'enfant dans ses bras et le caressa.

Bertine se tut, n'osant pas insister.

Quelques jours après le directeur passa dans le village et parcourut hâtivement des groupes industriels qui se trouvaient aux environs.

Il visita également les enfants assistés.

Chez Placide, il trouva une maison propre, bien tenue ; l'homme et la femme avaient une réputation de travailleurs. Jamais aucun mauvais bruit n'avait couru sur eux.

Ce directeur, Bertine le connaissait. Elle l'avait déjà vu chez les autres nourriciers, car les chefs d'agences sont obligés à quatre visites par an, à chacune desquelles ils visent le livret de l'enfant visité.

Au moment où il allait apposer sa signature dans le livret de Bertine, celle-ci s'avança timidement :

— Monsieur, dit-elle, je voudrais vous parler.

— Qu'avez-vous à me dire, ma fille ?

— Une prière à vous adresser.

— Une réclamation ?

— Non, monsieur, je n'ai pas de réclamation à faire.

— Vous êtes bien nourrie ? Bien et convenablement vêtue, à ce que je vois ? .. Déjà vous gagnez quelques sous à la fabrique... Est-ce que vous avez à vous plaindre de Placide ? ..

— Non, monsieur.

— Alors, je ne vois vraiment pas...

— J'ai peur, monsieur, j'ai peur de Julien... l'enfant...

Et elle montra le rachitique qui écoutait, ses petits yeux elignotants, sa bouche sanglante largement ouverte.

— Est-ce qu'il vous a maltraitée ? menacée ?

— Non, monsieur... Il ne m'a rien fait et pourtant je vous assure qu'il m'épouvante... Alors, monsieur, si vous étiez vraiment bon, vous me retireriez d'ici... Oh ! vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez... Placez-moi où il vous conviendra. Peu m'importe ! mais emmenez-moi, monsieur... Vous êtes le maître, emmenez-moi...

Le directeur haussa les épaules.

— Vous n'êtes qu'une sottise ! dit-il.

Il signa le livret, le remit à Placide et s'en alla. Julien, qui venait de sortir, s'accroupit sur le seuil de la porte, la tête entre les genoux, se courbant au grand soleil d'une journée d'août. Il semblait n'avoir rien compris.

Cependant les frayeurs de Bertine semblaient sans motif car, pendant les deux mois qui suivirent, rien de la part du fils de Placide ne vint lui donner raison.

Un soir les Placide ne revinrent pas de la fabrique de cécuse. Ils s'étaient tordus dans des convulsions, et le médecin avait jugé leur état trop grave pour qu'ils pussent momentanément continuer leur travail.

On les avait transportés à l'hôpital de Maubeuge.

Bertine resta seule avec Julien.

C'était la première fois que cela lui arrivait.

Le soir, quand elle revint de l'atelier, ce fut Julien lui-même qui lui apprit la nouvelle.

— Père et mère à l'hôpital, dit-il... très malades...

Qu'allait-elle devenir ? Elle n'aurait jamais le courage de demeurer là ? .. Pourtant, elle essayait de réfléchir, de vaincre ses répugnances ? Que pouvait-elle reprocher à Julien, jusqu'à ce jour ? .. Elle eût été embarrassée de le dire...

Elle se décida à faire la soupe et la servit à Julien, qui mangea gloutonnement. Elle, la petite, n'y toucha même pas. Elle avait le cœur gros. Un peu de fièvre, aussi.

Elle dit à Julien :

— Puisque ton père et ta mère sont partis, nous n'avons pas besoin de nous gêner. Tu coucheras dans leur lit, moi je continuerai d'occuper le petit cabinet.

Il ne répondit pas. La nuit venue, elle s'enferma. Il y avait un verrou à la porte. Elle le poussa.

Elle s'endormit enfin tranquille.

C'était, depuis qu'elle habitait à Saint-Remy chez les Placide, la première nuit qu'elle passait aussi bonne.

Au matin, elle se leva pour faire le café au lait de Julien. C'était l'habitude du petit ; à lui étaient réservées les gâteries de la maison ; Bertine mangeait du pain quelquefois, lorsqu'on lui en donnait.

Elle sortit de son cabinet.

Julien était déjà sur le seuil, accroupi au soleil levant.

Elle sortit quelques minutes après pour se rendre à l'atelier.

Elle laissait à Julien de quoi déjeuner à midi, et emportait pour elle, comme tous les jours, dans un panier, du pain et un peu de lard.

La fabrique de tissage était très loin, en dehors Saint-Remy, et Bertine ne revenait au village que le soir.

A midi, au coup de la cloche, les ateliers cessèrent tout travail. Il y avait une heure de repos. Les ouvriers regagnèrent Saint-Remy. Quelques-uns s'assirent aux alentours, le long de la route de Maubeuge, bordée de maigres arbres nouvellement plantés et installèrent leur déjeuner sur leurs genoux. A d'autres, les femmes arrivant du village apportaient de la soupe fumante et attendaient, patientes, que les hommes eussent mangé pour remporter cuillère, fourchette, assiette et gamelle.

Dans l'intérieur, entre les ateliers où étaient établis les métiers à tisser et les salles du dégraissage, on avait aménagé un réfectoire destiné aux enfants placés dans l'usine par les soins de l'Assistance publique.

Il y avait, dans la fabrique Laverjol, un groupe composé d'une dizaine de filles âgées de huit à seize et dixsept ans, et de vingt à trente garçons du même âge. Ces établissements sont tenus de ne jamais recevoir les petits au-dessous de douze ans, mais les agences encombrées ferment les yeux et sont heureuses d'y déverser le trop-plein de leurs pensionnaires. Des là, un relâchement dans la surveillance. De là, aussi, des abus comme celui de l'obligation à une journée de travail de douze heures... pour de pauvres créatures dont plusieurs n'ont pas dix ans !

Sa demi-journée faite, Bertine allait s'installer à l'ombre, dans un coin de la cour, à l'angle de deux murs très hauts et tout jaunes.

Elle s'asseyait, par terre, son panier près d'elle.

Et elle déjeunait.

Quand elle avait fini, elle restait là, à se reposer, n'en pouvant plus essayant de retrouver un peu de forces, pour jusqu'au soir...

Laverjol possédait dans les environs, à Damoutier, à Beaufort, à Ferrière-la-Grande et à Ferrière-la-Petite des établissements similaires, mais beaucoup plus importants, qu'il dirigeait lui-même. Il ne paraissait à Saint-Remy que de loin en loin, laissant le soin des travaux à un contremaître, nommé Mabillet, d'une compétence rare, mais que tous les ouvriers détestaient à cause de sa sévérité implacable — et que les enfants de l'Assistance redoutaient à cause de sa brutalité.

Mabillet était le chef absolu dans la fabrique, — sorte d'autocrate au petit pied, — sans aucun contrôle. De lui dépendait le sort